

LA MOTIVATION

Lorsque vous m'avez demandé d'intervenir sur ce thème de la motivation , j'étais plongée dans une foule d'interrogations existentielles. Ces interrogations concernaient et concernent toujours nos propres motivations d'adultes, motivations à vivre, motivations à éduquer. En quoi croyons –nous ...Je vais donc dans un premier temps parler de nos motivations à nous adultes dans ce monde, avant d'aborder celle des enfants et des jeunes et vous faire part de certaines de mes interrogations , puis de mes réflexions. Elles se situent dans les champs philosophiques et sociopolitiques parce qu'il me semble incontournable aujourd'hui, si nous voulons questionner nos pratiques , de poser comme préalable la question de l'éthique. Qu'est-ce qui fonde et motive notre action auprès des jeunes générations aujourd'hui dans ce monde.

- J'essaierai ensuite d'évoquer quelques modèles de compréhension de la motivation pour mieux en percevoir la complexité.

J'ai fait le choix de ne pas vous proposer d'outils , de méthodes, parce que je pense que dans le domaine de la motivation nous avons aujourd'hui tout à réinventer en acceptant de prendre en compte les nouvelles données de notre société.

Pourquoi avons-nous le projet de faire des enfants dont nous sommes en charge, des hommes libres, réfléchis, autonomes, critiques, conscients de leur valeur alors que par ailleurs notre génération d'adultes leur impose de vivre dans une société violente qui se déshumanise à toute vitesse, qui fonctionne de manière **illisible** en faisant croire à chacun qu'il a droit à tout, tout de suite, alors que dans la réalité, l'individu est nié dans son identité, sa dignité, sa souffrance et dans ses droits vitaux essentiels parfois ?

Bien sûr, on peut toujours se dire que ce monde nous ne l'avons pas voulu, mais, est-ce que le fait d'être en désaccord avec cette société là nous dédouane de notre part de responsabilité vis-à-vis des jeunes générations ?

- Je suis frappée aujourd'hui par notre tolérance à la violence. Il devient aujourd'hui possible et « entendable » de tenir des discours de haine sans honte, de montrer la violence et la haine sans honte, de mettre en scène la violence et la haine sans honte. Il y a même parfois

quelque chose de jouissif dans l'évocation de cette haine dans l'idée de la destruction de l'autre sans raison.

Jacques LEVINE parle de l'hypertrophie sordide et de la déviance de cette obstination télévisuelle à laisser penser que le monde appartient aux mégalomanes pervers. Pourquoi avons-nous besoin de nous faire peur ? et si l'on va plus loin, pourquoi cherchons-nous à faire peur aux générations qui nous suivent en leur infligeant **illisible** ce spectacle de désolation ?

Est-il juste de parler de la violence des jeunes , l'augmentation des actes d'incivilité et de violence à l'école sans la mettre en parallèle avec **illisible** de violence chez lzs adultes eux-mêmes au niveau planétaire .

- Pourquoi enfin chez ces enfants qui grandissent y a t'il le refus **grandissant ? illisible** avec l'adulte une méfiance vis-à-vis de l'adulte, ce mouvement de désappartenance. Pourquoi les adultes ne sont plus un recours, une référence, pourquoi les enfants puis les adolescents se réfugient-ils de plus en plus dans une autosuffisance toute puissante et archaïque ?

Toutes ces questions posent le problème de la motivation dans sa dimension philosophique. Qu'est-ce qui motive notre génération d'adulte à faire les choix que nous faisons en matière d'éducation ou en **illisible** philosophique , quelles **illisible** quelles angoisses, quels doutes, quelles certitudes nous guident.

Et au niveau de la jeunesse qu'est-ce qui motive leur méfiance, leur indifférence, leur **illisible**, leur violence , leur refus de pactiser . De quoi se **protègent-ils ? une phrase non déchiffrée..**qui leur soit propre et qui les aide à grandir ?

Je vais essayer d'apporter quelques éléments de réflexion qui ne sont pas des réponses mais des tentatives de donner du sens dans ce qui semble insensé.

Je m'appuierai pour cela sur différents auteurs pour tenter de se représenter la situation particulière que nous vivons , les **illisible** dans lesquels nous sommes pris , les transformations qui s'opèrent et nous laissent sans voix. Puis, tout en gardant cette réflexion en toile de fond, j'essaierai **illisible** cette notion de motivation en situant rapidement les différents courants puis en essayant de décortiquer la signification de ce mot.

Revenons à nos questions du départ. Nous faisons le constat que les enfants, les jeunes, sont difficiles à motiver , manquent d'enthousiasme, n'arrivent pas à se projeter, vivent dans l'instant, cherchent à consommer.

Pour ma part, nous devons nous interroger sérieusement sur le contexte dans lequel nous les faisons vivre et au-delà de nous, sur le monde qui change , qui se transforme d'une manière parfois inquiétante.

- On peut constater que nous vivons, depuis l'après-guerre et de manière très accentuée aujourd'hui, une véritable crise, crise de la société, crise de l'éducation, crise de la culture, crise de l'autorité. Crise parce qu'il est question d'un état où les anciennes réponses, les anciens préjugés, les anciennes références ne sont plus opérants sans que l'on sache quoi mettre à la place.

Hannah Arendt, très actuelle dans ses propos, parle dans son livre « crise de la culture » de cette faille de la modernité, c'est-à-dire de « *cette découverte que l'esprit humain a cessé pour des raisons mystérieuses de remplir sa fonction propre* ». En effet, « *la philosophie était devenue incapable d'accomplir la tâche assignée par Hegel et la philosophie de l'histoire : « comprendre et saisir conceptuellement la réalité historique et les événements qui ont faits du monde ce qu'il est »* La situation devint désespérée quand fut montré que les vieilles questions métaphysiques étaient dépourvues de sens, c'est-à-dire quand il commença à devenir clair à l'homme moderne qu'il vivait à présent dans un monde où sa conscience et sa tradition de **illisible** n'étaient même pas capables de poser des questions adéquates significatives pour ne pas parler des solutions réclamées à ses propres problèmes. »

Face à cette faille de la pensée pointée par les existentialistes, « l'absurde », leur première réaction fut l'action, l'engagement politique (Sartre, Aragon, Camus..), l'engagement dans la résistance. Mais ce qui est troublant, c'est que ceux qui se sont sauvés par l'action ont pris conscience que ces actions ne pouvaient prendre sens que si elles étaient pensées par les générations qui suivraient.

Hannah Arendt parle du double cercle : l'homme échappe à la pensée dans l'action qui elle, le rejette dans la pensée.

Outre action et pensée, il y a un **illisible** dans lequel plusieurs forces antagonistes combattent : la pensée - l'espérance vécue - le passé - le futur. Dans cet entre deux jaillit « l'expérience de pensée... Cette expérience nous libère, nous extrait de ce combat antagoniste ».

Cette brèche entre le passé révolu et le futur **illisible** Kafka la définit comme une brèche dans le temps où se joue un combat entre deux forces antagonistes. Cette brèche fut longtemps comblée par la tradition. A l'entrée dans l'âge moderne le fil de la tradition se rompit. Puisque l'ensemble de la population est touché par cette perte de repères **phrase dans la marge illisible** Cette brèche n'est plus le souci d'un petit monde d'intellectuels, mais plutôt le problème de tous à tous les niveaux. Cette crise passe dans le domaine public, elle devient un fait politique.

Première question : mais peut-on revenir en arrière ? Je pense qu'il ne s'agit pas de renouer le fil de la tradition ou d'inventer quelques succédanés ultra-modernes pour combler la brèche.

Il s'agit d'abord de pouvoir vivre et se mouvoir dans cette brèche c'est-à-dire reconstruire des espaces de pensées qui viendraient donner du sens et qui contiendraient une part de critique et une part d'expérimentation qui se mêlent et se nourrissent l'une de l'autre.

Autrement dit, notre époque est dans l'obligation de construire du sens, de tenter de nouvelles choses, de repenser un cadre de références dans le domaine de l'éducation , de la culture , du pouvoir politique, de repenser des notions comme la liberté, la vérité, l'autorité.

Cette partie philosophique est une invitation à la pensée au-delà des préjugés puisque les réponses n'en sont plus (et dans le domaine de la motivation on tourne en rond depuis pas mal de temps). Il s'agit d'abord de rechercher les bonnes questions puis de construire des réponses qui ne soient pas des idées toutes faites et comme cette crise est politique, elle n'est plus le seul domaine des spécialistes.

Voici donc ma position fortement appuyée sur le propos d'Hannah Arendt. Nous allons essayer de réfléchir sur cette question de la motivation en nous disant que les anciennes réponses sont caduques sinon elles joueraient encore leur rôle **contenant (?)** et en essayant de poser autrement la question de la motivation.

- Dans cette brèche historique où nous nous trouvons, parler de la motivation nous amène à réfléchir sur notre démarche éducative globale et la place accordée à l'enfance dans cette évolution des rôles et des places et à nous pencher sur la transmission : que cherchons-nous à transmettre, quelles traditions ?

- Je m'appuierai sur les propos d'Arendt encore mais aussi de Jacques Lévine , psychanalyste qui essaye de poser les bonnes questions.

- Il y a un lien entre éducation et tradition , l'éclatement de l'un est lié à l'éclatement de l'autre.

En effet, l'inadéquation des réponses traditionnelles ont amené les adultes à se positionner autrement face aux jeunes générations et les ont affaiblis...

Arendt dit très justement qu'éduquer la nouvelle génération , c'est adopter une position conservatrice au sens de conservation : c'est-à-dire entourer, protéger quelque chose, protéger l'enfant contre le monde, le monde contre l'enfant, le nouveau contre l'ancien, l'ancien contre le nouveau. . Elle ajoute : « c'est justement pour préserver ce qui est neuf et révolutionnaire dans chaque enfant que l'éducation doit être conservatrice ». Elle ajoute que

« de vouloir former une génération nouvelle pour un monde nouveau traduit en fait le désir de refuser aux nouveaux suivants leurs chances d'innover ».

Ces deux phrases me font beaucoup réfléchir parce qu'elles nous amènent à séparer les espaces, à poser des limites . Je m'en explique :

Séparer les espaces , c'est différencier notre attitude dans le champ de l'éducatif et du politique ; on se doit d'être « conservateur » dans le domaine de l'éducation , c'est-à-dire assurer vis-à-vis des jeunes générations notre responsabilité du monde et leur donner des clés de ce qui existe , de ce qui se sait et qu'ils seront amenés à faire progresser , transformer, écarter.

Mais on se doit d'être militant dans le domaine politique , c'est-à-dire dans nos relations avec les adultes , on doit essayer d'agir, d'intervenir et non de se plaindre **petit ajout illisible**. C'est à nous de tenter de mettre en œuvre nos idées , d'exprimer nos révoltes et non de demander aux générations futures de les réaliser à notre place.

Cela nous amène à séparer les générations, séparer le temps et l'évolution de la vie d'un enfant, les adultes et les enfants n'ont pas les mêmes responsabilités face au monde , ni les mêmes besoins. Ils n'ont pas la même mission.

Le temps de l'éducation est un temps qui a une fin, c'est-à-dire qu'à un moment donné l'enfant devenu adolescent n'est plus à éduquer, c'est-à-dire qu'il cherche le face à face avec l'adulte et revendique sa part de responsabilité du monde en se dégageant des préjugés parentaux sur le monde et en affirmant sa propre vision . Là, il faut accepter la violence de ces représentations ! Mais à contrario, l'enfant ne peut être traité comme un adulte en étant renvoyé à lui-même tout le temps et **ajout illisible** .

Enfin l'éducation n'existe que dans une relation asymétrique et momentanée adulte-enfant, les adultes ne s'éduquent pas entre eux !! d'où ma colère lorsque j'entends un gouvernement qui explique les réactions de révolte ou de rejet dans la population comme un manque de pédagogie de leur part , ils n'ont pas su faire passer le message ! comme si la population n'était pas en droit de refuser le contenu du message ! « vouloir éduquer les adultes » dit Hannah Arendt « c'est vouloir jouer un rôle de tuteur et détourner de toute activité politique ». Cessons d'éduquer les adultes et renvoyons –les à leurs responsabilités .
-Pour poursuivre notre réflexion sur cette crise de l'Education que nous traversons , il peut être important de noter les glissements qui se sont faits progressivement et qui sont certainement la conséquence d'une fragilisation des repères et des certitudes chez les adultes.

Il existe aujourd'hui un monde de l'enfant à côté de celui des adultes , une société formée d'enfants autonomes que les adultes assistent. C'est le groupe d'enfants qui fait loi,

qui porte la référence, donc l'autorité et l'autorité d'un groupe on le sait est bien plus tyrannique que celle de l'adulte (Autorité---tyrannie) . L'adulte se trouve dans l'impossibilité d'être en relation éducative avec l'enfant en tant qu'individu. Il ne peut qu'essayer d'empêcher le pire ; du même coup, à force de renvoyer l'enfant à ses pairs , l'adulte interdit tout accès au monde des adultes. L'enfant n'accès à aucun autre monde que le sien et pour s'en échapper puisqu'il ne peut rejoindre le monde des adultes, il doit se conformer , ressembler à la majorité du groupe, soit s'en dédouaner par des comportements délinquants et marginaux . Aller ailleurs.

C'est un réel problème et dans l'observation que Jacques Lévine fait des nouveaux jeunes , il montre bien que ce processus de déparentalisation qui a toujours existé , l'envie de se proclamer auto-parents , maître de sa destinée , l'envie de former avec ses pairs une contre société se transforme, c'est-à-dire que cette émancipation qui auparavant était subjective devient réelle dans les faits parce que le déracinement nécessaire ne s'inscrit aujourd'hui dans aucune perspective de réenracinement dans le monde des adultes.

- Cette émancipation radicale est la résultante d'un sentiment de perte de points d'encrage , perte de structures **illisible**.

Les adultes ne savent pas toujours quelles valeurs transmettre .

Ils n'arrivent pas à faire face et endiguer des menaces comme le chômage, la violence , le spectacle de haine et d'immoralité . Ils n'arrivent pas à construire des parades efficaces et ne peuvent donc pas les transmettre aux nouvelles générations.

Les adultes participent à la construction de ce monde de l'enfance (illusion d'un monde hors menaces ? nostalgie d'un monde protégé ?) et participent aussi à l'organisation d'un monde hors-la-loi dont on ne peut sortir (Disneyland.....**illisible**).

Comment reconstruire un nouveau monde transgénérationnel qui soit capable de faire une place à ces enfants nouveaux, critiques, réfléchis, peu dociles sans être pour autant dans une relation d'égalité.

Comment repenser le holding parental, nécessaire durant cette période d'éducation. Comment permettre aux enfants de grandir « dans l'ombre protectrice de la maison », loin de l'espace public (l'éclatement familial...)

-Un autre glissement a eu lieu : l'enseignement (partie inhérente à l'éducation , on ne peut pas éduquer sans enseigner), sous l'influence certainement de la psychologie, s'affranchit de la matière à enseigner pour mettre en avant l'art d'enseigner.

- Nous voyons bien que cette transformation est un moyen de ne pas se questionner sur la valeur de ce que l'on transmet et qu'elle renvoie à la motivation des adultes , à leur

attachement, à leur culture . Nous questionnons le jeune sur ce qu'il sait parce que nous sommes encore aux prises avec un sentiment d'absurdité , d'inutilité quant aux savoirs que nous transmettons.

Et (?) l'autorité, c'est-à-dire ce qui légitimise notre place face à l'enfant , c'est bien nos **illisibles** , notre savoir sur le monde , le savoir tiré de nos expériences . Si nous ne transmettons rien, c'est-à-dire si nous ne voulons plus assumer la responsabilité de ce que nous savons, (assumer nos doutes, l'imperfection de nos savoirs, la nocivité de nos savoirs aussi parfois). A quel titre revendiquons-nous une place d'autorité vis-à-vis de nos enfants ? On comprend pourquoi la relation éducative et pédagogique prend parfois des allures d'entreprise de séduction ...C'est nous qui nous mettons en avant, plus **ce que nous représentons** (?).

Comment retrouver cette motivation à transmettre un savoir perfectible certes, mais bien réel. En quoi ce savoir nous aide ou ne nous aide pas à nous débrouiller nous-mêmes dans notre monde . Comment apporter des savoirs nouveaux, utiles dans la lecture de notre monde , donc utilisables .

Comment donc redonner du sens , de la valeur au savoir , à l'érudition , tout en profitant de la richesse et de la diversité des savoirs individuels. Comment peut-on espérer voir émerger des pensées nouvelles et révolutionnaires de la génération future, si elles ne viennent pas s'inscrire dans un savoir déjà là, une lecture du monde imposée en quelque sorte par la génération en charge du monde ? et si notre génération n'assume pas sa propre responsabilité dans la construction des nouveaux savoirs ?

Un deuxième glissement pointé par Hannah Arendt c'est le remplacement de l'apprendre par le faire. On apprend en faisant et si possible en jouant : j'ai toujours eu tendance à être d'accord avec ce point de vue et je m'en détache progressivement à force de constater que bien souvent tourne à vide sur lui-même et que cela ne l'aide pas à grandir.

On a voulu, je pense épargner à l'enfant la souffrance de l'apprendre mais surtout, je crois, de la dépendance que sous-entend le fait d'apprendre, dépendance passive vis-à-vis de l'adulte. Plus l'adulte se désacralise lui-même, plus il essaie de disparaître de la relation éducative, moins il enseigne.

Tout cela à pour conséquence de laisser croire à l'enfant qu'il peut apprendre tout seul , ne rien changer à sa vie tout en apprenant, alors que le fait d'apprendre propulse l'enfant hors du monde de l'enfance. Notre nostalgie d'une enfance imaginaire qu'il ne fait pas bon quitter nous fait oublier que le souhait fondamental de l'enfant reste celui de quitter l'enfance pour rejoindre le monde des plus grands que lui. A nous de réfléchir pourquoi aujourd'hui ,

beaucoup d'enfants ne sont plus pressés de grandir et pourquoi certains jeunes adultes se fabriquent des têtes d'enfants entourés de Casimir et Chantal Goya en sirotant du lait fraise !

Se pose donc de manière cruciale , le problème de la transmission et donc de l'héritage . C'est René Char qui disait « aujourd'hui notre héritage n'est précédé d'aucun testament ».

Il est encore question ici de de contenant. Le testament sert de cadre et de contenant à l'héritage , il désigne les héritiers, il choisit et nomme ce qui est transmis, à qui, à quel titre et pour quoi faire.

Autrement dit le testament s'impose à l'héritier qui n'a pas choisi et qui devient responsable de la conservation de cet héritage , et il découvre aussi l'existence de trésors, de leurs valeurs.

L'héritier va ainsi devoir réparer, entretenir, faire fructifier et transformer cet héritage . Il en est responsable car celui qui transmet n'est plus là. Il y a donc dans le testament quelque chose qui est de l'ordre de la confiance et de la croyance en la génération future.

C'est pour cela que l'éducation a une fin et qu'elle implique que l'adulte se retire et face confiance .

Comment repenser cette idée de testament pour sortir de ce fonctionnement d'une grande violence qui consiste à dire à la jeune génération « voilà le monde , débrouillez- vous , après-nous le déluge ». Cela me fait penser aux quelques états puissants qui préfèrent payer des taxes, des amendes, plutôt que prendre leurs responsabilités vis-à-vis de la dégradation de la couche d'ozone ou de la pollution des fleurs et des rivières...

Il en va ainsi de la violence , nous laissons penser aux jeunes générations que le monde appartient aux mégalomanes pervers comme dit Lévine comme si nous voulions les préparer aux nouveaux visages de la barbarie. J'ai l'impression parfois qu'ils ont bien compris le message et qu'ils cherchent à s'y habituer pour ne pas être détruits. Ils le banalisent, le manipulent, l'**illisible**, le **illisible**, pour mieux nous prouver qu'on n'en meurt pas. Peut-on le leur reprocher ? Quelles parades, quelles analyses, quelles réponses apportons-nous ? Pourquoi n'arrivons –nous pas à leur dire que de cette violence , on en meurt tous les jours ?

Peut-être sommes-nous pris dans la même démarche qu'eux à essayer de nous familiariser avec nos peurs , avec l'horreur pour arriver à l'exorciser puis à la dépasser en lui donnant du sens. La seule différence, c'est que cette violence nous en sommes responsables aux yeux des générations futures.

Comment alors construire dans la sphère sociale et politique des réponses nouvelles qui viendraient servir de guide pour transformer cette violence , qui serviront de testament .

Tout cela nous incite à repenser la question de la motivation. On ne peut attendre des enfants quelque chose que nous-mêmes nous avons du mal à justifier , à comprendre, à imposer comme utile

Qui est-ce qui nous motive donc lorsque nous proposons des activités de loisirs aux enfants et aux jeunes. Poursuivre sous la pression des parents souvent , ce fantasme d'un monde des enfants où le plaisir, l'agir, la nouveauté seraient rois , où il n'existerait ni limite, ni ennui , ni frustration (rester dans le monde de l'enfance) . les enrichir de nouvelles expériences , de nouveaux savoirs, qui les rendraient plus forts pour entrer dans le monde des adultes, pour faire face aux difficultés .

Il semble nécessaire de prendre le temps de nous questionner autrement en refusant de se désengager de tout ce qui nous dérange ...c'est la famille, les parents, la télé, l'école, les conditions de vie, l'augmentation des devoirs....En essayant de ne pas se contenter des premières réponses qui nous viennent , des préjugés bien installés.

Motiver des enfants, des jeunes , pour quelque chose , c'est d'abord croire que cette chose est utile, a du sens, qu'elle a été ou est encore utile pour nous , dans notre vie et qu'en proposant cette activité , cela pourra l'aider à certains moments de sa vie .

C'est ensuite faire rencontrer ce projet d'éducation avec les motivations diverses des enfants et des jeunes , partagés entre la curiosité et la peur, la vie et la survie.

Nous allons essayer d'explorer le mécanisme de la motivation ainsi que les différentes théories qui ont tenté de l'expliquer.

2° partie : les différents courants.

Il y a deux types d'approches de la question de la motivation : les théories centrées sur le processus « comment on est motivé », les théories centrées sur le processus « pourquoi on est motivé ».

Je ne vous cache pas ma préférence pour la deuxième catégorie, mais la première, portée par le courant de la psychologie cognitive , nous apporte des informations intéressantes, à condition de ne pas perdre de vue, un point de vue éthique , car ces théories s'appuient beaucoup sur la motivation dans le travail et essaient d'éclairer la relation motivation – performance.

Définitions

L'Expectation (E) : relation perçue par le sujet entre l'effort déployé et la performance accomplie ; « vais-je parvenir à faire ceci si... » est-ce que l'effort est payant ?
Pour cela, il faut avoir confiance en soi, avoir des stimulants supérieurs et être en mesure de vérifier les effets de son travail (différent du travail trop bureaucratique ou l'effort est stérile).

L'Instrumentalité (I) : rapport entre l'attente / performance .Par exemple, le travail payé à l'heure.

Si mon attente est d'être mieux payé, si je travaille plus je ne serai pas mieux payé.
Si mon attente est d'obtenir une promotion , si je travaille plus, j'ai plus de chance.
Si le travail est payé à la tâche, si mon attente est d'être mieux payé, oui, car lien entre attente et performance.

La Valence (V) valeur attribuée par un individu à un résultat obtenu.

La motivation s'appuie donc sur ces trois variables et reste totalement subjective en ce qui concerne la première et la troisième.

On remarque que la motivation est un processus qui tend vers l'accomplissement d'un travail , on est motivé pour faire mais, si la motivation se centre uniquement sur le but à atteindre (le résultat), le sujet risque de ne pas investir correctement la phase d'apprentissage.

On remarque qu'il n'y a pas de lien de cause à effet entre motivation et performance. Par contre, elle stimule la personne peu compétente et la rend plus performante . Sans motivation , les différences de compétences sont accentuées.

Ce qui est intéressant dans ce schéma, c'est cette notion d'équilibre nécessaire et d'articulation entre des motivations internes et des motivations externes , des attentes internes et des attentes qui dépendent d'autrui.

C'est ainsi qu'à une absence de reconnaissance et de gratification pour un travail, peut chez une personne qui a un « E » faible (manque de confiance en soi) et un « V » fort, faire chuter la motivation et accentuer un sentiment de dépréciation de soi ; autant que de gratifications trop fréquentes et banalisées qui ôtent de la valeur au travail et produisent le même effet quant à l'estime de soi.

Cela nous amène à penser qu'il est important de connaître ce qui motive quelqu'un , c'est-à-dire ce qui va servir de moteur conscient ou non pour s'engager dans une activité.

Ces motivations peuvent être extérieures au sujet , c'est-à-dire qu'elles agissent sur le sujet et le poussent à agir ou bien internes.

Je vais vous présenter rapidement les différents courants :

Ce qui m'apparaît comme essentiel , c'est que le moteur de l'action se trouve :

- soit dans la réalisation d'un besoin vital ou **illisible**. Le but devient alors de réduire les tensions ou de trouver une satisfaction .

- soit dans le contrainte, la frustration , la négation de soi ou de son identité.

Définir les contraintes comme moteur de l'action est à mon avis essentiel, car ce n'est pas toujours le plaisir qui nous motive mais aussi le besoin de se dégager d'une forme d'emprise , d'une frustration , d'un manque. L'individu se saisit alors de ce qui lui est proposé pour surmonter cet état, pour le dépasser.

Le travail, l'enseignement , les activités **illisible** et sportives deviennent alors des moyens pour le sujet de s'affranchir , encore faut-il que ce qui lui est proposé soit suffisamment significatif pour être investi d'un pouvoir libérateur.

C'est un pari difficile . Mais cela nous permet de nous poser la question : lorsque nous faisons le constat que les enfants et les adolescents supportent mal la frustration , le doute , le manque, on peut se poser la question, est-ce que nous leur proposons des contenus, des activités, des savoirs qui sont suffisamment solides pour les aider à dépasser ce sentiment ?

Parfois je me demande s'ils ne prennent pas le risque de s'investir parce que , comme on dit , le jeu n'en vaut pas la chandelle. A nous donc de les « nourrir » suffisamment , à nous d'être à la hauteur de leur mal-être.

Pour nous recentrer sur l'enfant sujet, je vous propose l'approche de Jacques Nimier, psychanalyste, qui m'a bien plu et qui montre bien la complexité des attentes du sujet et donc l'importance et la dimension que doivent avoir les contenus : activités ou savoirs proposés.

Là encore une remarque s'impose :

Nous savons tous que les motivations ne sont pas conscientes et que parfois l'enfant ou l'adolescent se trouvent pris dans des motivations négatives , c'est-à-dire par exemple :

« si je n'arrive jamais à faire mieux , est-ce que je vais arriver à convaincre le professeur de ne plus me proposer des activités nouvelles plus difficiles ?

- si je ne fais pas mieux est-ce que je suis sur que l'on va me refuser ceci ou cela ?

- si je fais tout pour qu'ils me mettent dehors , est-ce qu'ils vont comprendre qu'il ne faut surtout pas m'abandonner ?

- non ?

- ça ne sert à rien que je travaille puisque le résultat sera nul, puisque les parents s'en foutent , puisque les diplômes ne servent plus à rien, etc...

- beaucoup d'enfants aujourd'hui se construisent à partir d'une identité négative , comme le décrit Lévine, d'une image négative d'eux-mêmes. Pour eux , cette image négative d'eux-mêmes reste parfois la meilleure protection parce qu'elle s'appuie sur une certitude de l'enfant. Explorer les aspects positifs est alors aléatoire et risqué. Cela demande de la patience et nécessite de proposer une alternative à l'enfant sans attendre qu'il abandonne cette construction psychique.

Quelle est donc cette mission alors -si ce n'est plus à l'adulte de motiver les enfants mais à l'enfant d'investir son activité-.

L'adulte va devoir mettre en œuvre des conditions propices à l'investissement.

J'insisterai particulièrement sur l'idée que celui qui veut transmettre doit être clair sur deux points :

- est-ce que ce qu'il propose à l'enfant a du sens pour lui-même. Est-ce que le savoir acquis peut s'inscrire dans « le grand testament » comme une expérience **contenante (?)** qui pourra être investie comme une réponse possible face à l'incertitude et au danger.

- Est-ce que le projet qu'il propose à l'enfant à travers l'activité est suffisamment solide pour résister à la pression de tout, tout de suite.

Dernière phrase illisible.

Emmanuelle YANNI-PLANTEVIN

Cette conférence retranscrite ici est extraite d'un regroupement national du département Politiques Pratiques Educatives des Ceméa à Marly-le-Roi en 2004.